

PRÉFACE

Qui se souvient d'*Irma Sängere*? Ne cherchez pas, ses traits sont gravés dans un coin de votre mémoire, éclairés par la petite lumière de votre conscience. Dans l'autre coin, la partie sombre, il y a l'inquisiteur. Le yin et le yang coexistent, imbriqués l'un dans l'autre. La figure blafarde de cette fameuse (et pourtant si inconnue) *Irma Sängere* constitue une sorte de balise, la première étape d'un voyage que nous propose Laurent Lafargeas. Un voyage dans le temps et les sentiments ; une suite de nouvelles allant du gris clair au gris foncé, sans concession ni rajout de la fameuse et écoeurante cuillère débordante du miel gluant de la bien-pensance. Les bases sont données dans le texte titré *Ma galaxie*. Une ligne de départ (ou la genèse d'une existence, comme il vous plaira de le formuler). Au détour des phrases, à l'exact plein du tracé de la plume, s'écrit la solitude et la douleur de la séparation ; du côté délié s'impose la critique mi-acerbe, mi-amusée d'un monde aux angles biscornus. On rencontre, par exemple, cette épeire du Mans qui, éperdument, disparaît de la communauté des vivants en vingt-quatre heures (drôle de circuit). Ne vous inquiétez pas, l'âme de l'épeire en question tisse sa toile sur un blog, quelque part en Île-de-France. Pas à pas, nous avançons dans un univers parsemé de quelques *Cumulus* sombres ; un univers souvent chaotique où, pour donner de la couleur et du rythme à des textes, emprunts de la gravité de celui qui promène un regard sans complaisance sur ses contemporains, traînent des tournures troussées en langue italienne. Lecteurs, tenez-vous bien ! Dans ce recueil de nouvelles on devine même la figure de Dieu, personnifié sous les traits d'un Gulliver débonnaire ! En compagnie de sa femme,

le géant en vadrouille à La Courneuve, dans *Le monde, Paris, mon épouse et moi*, prend au passage une petite revanche sur les tracasseries administratives que redoute celui qui y voit une entrave au développement de la responsabilité individuelle. On passe à la gravité, et même à l'attente angoissante, au bord de l'abîme, pour une mutation d'attribut et un détour pour entrer dans *Le domaine d'Otte Otobé*, où l'on croise quelques figures blêmes de fantômes en mal d'identité. Puis, nous revoilà revenu sur la route, la route de la propre vie de l'auteur. Car, nous le savons tous, chaque peintre, chaque sculpteur, chaque musicien met une part de lui-même dans son œuvre. Ainsi, la figure emblématique de *L'aigle du mont Paléria* n'est-elle pas étrangère à celui qui l'a créé. La plume de l'écrivain est, à coup sûr, tirée du plumage du rapace au bec acéré qu'il décrit. Voilà l'oiseau qui ouvre grand ses yeux en planant au-dessus du monde, scrutant les us et coutumes de ses contemporains à deux pattes, puis plonge pour attraper de ses serres aiguisées les cibles dont il nourrit son acrimonie : le bétonnage urbain, les règles tarabiscotées de l'administration tatillonne, les fausses idoles, les excès de la République, les humanistes en peau de lapin et pour faire bonne mesure, celle qui s'obstine à porter son ombre funeste sur l'humanité toute entière : l'iniquité universelle... L'aiguille qui coud toutes ces nouvelles entre elles avec le fil du verbe, c'est l'aiguille du phonographe qui court sur le sillon du disque en cire d'un monde qui n'existe plus, ou qui n'a peut-être jamais existé... Mais rassurons-nous, il émane de ces textes une petite musique, tendez l'oreille, elle rythme chaque syllabe et ressemble à s'y méprendre à l'*Opus 427* de Wolfgang Amadeus Mozart...

FRANCK DUMONT

Le messidor de Fompeyre

Le suicide, universellement reconnu acte de couardise, demeure trop souvent la pourtant seule issue contre la générale adversité préconisant son contraire. Sur ce fait donc, de respect, soyons neutres et n'acceptons aucun jugement de la part d'autrui.

La foule s'est rapidement entassée sur l'angle ouest de la place. Un peu plus loin, un peu plus haut, vers le nord, un nombre de potences s'est grossièrement érigées durant un autre temps à peine plus long.

Charles Barbaroux, derrière le carreau d'une fenêtre distancée d'un étage, assistera à toute l'horrible séquence qui va bientôt se dérouler ici. Derrière lui, ses compagnons d'infortune, Buzot et Pétion de Vileneuve, ne cessent de lui rappeler l'imprudence de se faire voir en souhaitant voir. Voir une scène que d'ailleurs tous trois virent cent fois. Aucun d'eux pourtant n'en demeure insensible ! Malgré ce qu'ils ont vécu depuis plus de quatre années, aucun ne manifeste ni froidur, ni indifférence non plus.

Une improvisée garde nationale perce la foule. Elle fait place au passage du roncin qui tracte la charrette des condamnés : trois hommes et deux femmes...

– À mort ! à mort ! entend-on de toutes parts de la place.

Le cheval est immobilisé, puis, aussitôt, les prisonniers sont menés *militari* dans l'enceinte de la nouvelle curie municipale. Barbaroux pense à tort qu'il s'agit-là de conduire ces victimes au procès, tout arbitraire qu'il soit, mais il se trompe ; celui-ci a déjà eu lieu. Aussi, indubitablement présidé de dits pompeux juges de paix. En réalité, c'est afin de déguiser, travestir les victimes que leurs bourreaux les ont isolés un temps du peuple. Et pour cette fois, dans quel dessein ?...

Eh bien dans celui de satisfaire un soi-disant artiste peintre, imbu de lui-même, qui obtint là l'autorisation de reproduire certaines icônes mythologiques dites nouvelles, avec une non fausse expression de terreur dans le regard de ses modèles dont la mort s'avance.

Les malheureux et malheureuses ressortent, et ce sont des rires et sarcasmes niais qui fusent de partout. Danaë, Persée, Acrisios et Jason sont ici trivialement exposés à l'inépuisable balourdise du peuple : la plus jeune des deux femmes se voit imposer le rôle de Diane chasserresse. À cet effet, attribué d'un arc et d'un carcan, par moment, il lui est exigé de tendre un trait. L'un des condamnés, probablement un parent de la pauvre fille humiliée, fond en larmes autant d'impuissance notoire que de la l'assurance de mourir avec elle. Il n'est pas le seul à traduire un profond désespoir.

Au plus proche de cette légale ignominie, un enfant, conduit ici sans son imminent consentement, ne cesse de tirailler le haut des chausses de son père, et supplie ce dernier d'intervenir en réitérant ses expresses volontés.

– Je ne veux pas que ces gens meurent !... Papa, je ne veux pas les voir mourir.

Rien de l'ensemble de ces suppliques, pas plus du reste que les prières des futurs exécutés, ne transformèrent les intentions de la majorité ici présente. Entendons celle décidée à ravir l'existence de quelques-uns et quelques-unes par sommaire extension du principe national ; comprenons-là, celle porteuse d'une haine à bon marché.

– À mort ! à mort les *factionnistes*⁵⁴ !

– À mort ! à mort les ennemis de la République !

Et larme vint à l'œil dessillé de Charles Barbaroux, larme qui mit le temps de toute une vie à poindre, mais qui coulait à présent le long d'une joue plus que lisse de dégoût ; et larme provenant d'amertume sans source exacte, si ce ne fut celle du mécompte quant à l'espérance en matière d'impartialité humanoïde ; ici en matière de clémence spontanée. Et disons larme versée sur les infernaux résultats d'une gent immuable en cruauté plus que systématique.

Très faiblement, le carreau de la fenêtre lui renvoie un deviné reflet de lui-même ; également un aussi faible reflet de cette larme qui descend au bas de cette joue. Sa joue, à lui, Charles Jean-Marie Barbaroux, fervent député de la Convention n'ayant pas accordé la moindre grâce au roi, n'ayant pas non plus, il fut un temps rapproché, opté pour la moindre indulgence à l'égard de tous supposés ennemis dits de sa République *fanatisante* ; sa joue ridée pour l'heure autant de

54. Factionnistes : de la faction ; terme péjoratif regroupant les partis modérés à la Convention, puis, par extension, tous les opposants à la République.

peur qu'épuisée de répugnance de ses propres actes antérieurs. Il n'a, à présent, que mépris envers ce gargarisme de prétendues vertueuses moralités encensant le peuple – du moins ses intérêts –, de cette flagornerie alimentant la haine ; cette haine toujours abondamment cautionnée en tous lieux. Et, si à peine ne distingue-t-il lui-même son visage, plus notoirement, il perçoit cependant l'erreur : la faute impardonnable de son errance spirituelle.

Jadis, il crut en l'homme... Sans conteste, telle fut sa faute ! Il voulut, comme tout autant d'autres enflammés du principe d'égalité, faire régner en ce monde ladite vertu, accompagnée de son cortège de mille devoirs. Il y a peu encore, il obéissait, Charles Barbaroux, à la conscience de son frais statut de citoyen. Peut-être là, avait-il aussi cru à l'avènement de l'individualisme ? Beaucoup d'autour de lui en partageaient cette évidente suprématie ! De cela, beaucoup l'eurent convaincu ; également, ils l'eurent probablement motivé à devenir acteur malgré lui de cette hérésie qu'est la révolution : cette incessante machine à tuer. Certes, ici le constat d'accointances prohibées demeure indubitable, mais n'est-il pas trop tard pour en faire amende honorable ? D'ailleurs, de l'honneur, lui en reste-il au regard de ses actes d'autrefois ? Bientôt, face à lui, se répétera l'horrible scène, la tragédie de la mort orchestrée : l'unique résultat de cet ouragan déterminé à nuire au nom de la démocratie « absolue », en dehors de celui des fulminantes et perpétuelles accusations.

François Nicolas Buzot introduit une part de ses pensées dans celles qu'il devine de son compagnon. Ce dernier toujours rivé dangereusement au cadre de la fenêtre.

– Les regrets n'ont point force à la méditation que nous commanderait la prudence, lui dit-il d'un ton pour l'heure encore serein.

Pour répondre, Barbaroux se rapprocha du centre de la pièce.

– Humble, je n'abordai que quelques conclusions ; du moins celles relatives à mon parcours..., son rôle politique.

– Et sur quoi portent-elles ces conclusions ?

– Sur que nous n'avons été que les victimes de l'euphorie engendrée par nos capacités d'orateurs, si ce n'est nos carrières envisagées au service de l'homme...

À présent l'échec donc, puisque cet homme s'émancipe de tout, y compris de lui-même. S'étant euphorisé à son tour, il ne veut plus joindre l'aptitude à modérer ses nouveaux avantages. Nous le gênons, et ce sont nos têtes qu'il réclame puisqu'elles restent aptes à contrer ses ardeurs d'impatience. Cet homme me fait vomir !...

Et quant à l'investissement de sa personne, de son âme en vue de la réelle équité, le respect des libertés ainsi que celui simple de la vie, l'opération restera vaine en tous points, si ce n'est dangereuse

selon les remous d'époque, selon les tendances en vogue. L'affamé se qualifiera toujours d'esclave ou d'opprimé, et, une fois investi du pouvoir de scier les maillons de sa chaîne, il en profitera instinctivement pour les ressouder aux pieds d'un autre. Là, résident les gènes de notre humanité !

Peuple ou bourgeois, le ventre guide l'appétit, et le sang du voisin qui ruisselle offre et engendre trop souvent l'apaisement dudit ventre, de surcroît vide. Une fois la spoliation du divergeant assouvie – certes pour un temps –, l'avidité de notre nature carnassière ne saurait tarder à repoinde au-delà. En ce sens, le principe d'une république, celui d'une réelle démocratie même, ne peut qu'élargir la sphère des candidats aux moyens de nuire. Si la structure de *l'oppresseur* le façonne *opprimeur*, c'est bien qu'il obéit à une fatalité l'ayant constitué ; une fois de plus, entendons-là, sa nature humanoïde...

Où en serait-il autrement de la part de son prochain, pour l'heure moins favorisé d'abondance?... Il n'y a de pire loup qui ne soit affamé, dis-je, mais rassasié, l'animal convaincu et fié à sa force, en aucun cas ne céderait sa part d'aisance acquise : ce que pourtant nos meurtres commandent.

La République, en ce sens, demeure l'une des mille utopies de la gestion humaine, cependant qu'elle en dramatise les bases de son autre multitude d'intervenants. Ici donc, ce constat ne trouve nulle issue ! S'il y a gloire, c'est qu'il y a eu espoir : l'espoir d'un moment, d'une partie de vie peut-être, où chacun s'anime d'un meilleur à venir, où chacun se voit, se croit le porteur des fondements de l'idéale collectivité. Renforcées de leurs vertueuses coutumes, les nations ne sont que des exemples, des expériences, des essais, et même au travers de la diversité de leur culte, de leur morale. Si les états sont administrés par des brigands, c'est qu'ils dominent une ruche d'aptés à l'identique brigandage. Quand bien même – demain peut-être – aurions-nous versé notre sang pour nos idées, le sang d'autres, dis-je, ne cessera de couler...

En proposant, en instituant, en défendant la République, nous n'avons fait qu'amplifier les discordes du futur ; de surcroît, probablement à l'échelle universelle. Voyez par cette fenêtre le spectacle de la mort ; celui alimenté du rien, si ce n'est de la vengeance qui suivra tôt ou tard. Admirez la séance de cette mort qui nous guette, nous ex-tout frais avocats du peuple : notre bourreau... Comprenez celui qui nous expédierait en l'au-delà sans plus de formule que pour ces malheureux.

Tu ne m'entends pas Buzot?... , tu écris ?

– C'est en cela où mes priorités se résument ce jour. Ton désarroi ne peut t'interdire de ne pas comprendre.

– Certes ! alors comprenez-moi Monsieur Buzot, et cessez de me

Table des nouvelles

Irma Sanger	7
À chacun son larcin	23
Cumulus	33
La légende d'Ivanec	39
Mutation d'attribut	81
Rouge	83
Le messidor de Fompeyre	89
Le paon de lumières	103
Minutophobie	107
Le domaine d'Otte Otobe	111
Calvaire d'épeire	127
Sileine d'Ambera	131
Le monde, Paris, mon épouse et moi	137
Mense	159
La poupée	165
L'aigle du Mont Paleria	171
Ma galaxie	185
Ultimus	189
Juste une goutte	199
Elle revient	209
Garde à vie	215